merata, aux finances: Paleocapa, aux travaux publics; Castelli, à la justice; Paolucci, à la marine; Graziani à la direction des travaux de la marine; Tofoli, ministre sans portefeuille; Pincherle, au commerce; Mengaldo, commandant de la garde nationale, Giurati commandant de l'état-major.»

En Hongrie, on remarque beaucoup de désunion entre les différens partis.

A Cracovie, il règne une grande effervescence qui serait produite par l'apparition d'agens russes et par les forces militaires considérables que cette puissance a concentrées à la frontière.

En Hanovre, tous les ministres se sont retirés. Le Roi a accordé la liberté de la presse; les autres concessions sont renvoyées à l'époque de la réunion des Etats.

On parle de troubles qui auraient éclaté en Norwège.

Nous avons reçu, par le courrier de Vienne arrivé hier, le *Journal de Francfort*, qui contient des nouvelles très importantes de l'Europe, notamment de la Prusse et de la Bavière. Celles de Berlin et de Munich vont jusqu'au 23 mars. Les nouvelles de Paris et de Londres que public cette feuille sont de la même date que celles que nous avons données dans notre dernier numéro, et ne renferment rien qui ne soit déjà connu de nos lecteurs. Voici les extraits du *Journal de Francfort* qui offrent le plus d'intérêt, en ce qui concerne les évènemens de Berlin et de Munich:

PRUSSE.

La Gazette de Bologne contient la correspondance suivante:

« Berlin, 18 mars, 5 heures de relevée.

« De matin, la députation de la ville de Cologne et une députation de la bourgeoisie de Berlin se sont rendues auprès du roi. Le résultat de leur entrevue avec le monarque a été la publication de la patente (voir plus bas) et d'un décret accordant l'entière liberté de la presse. Les concessions contenues dans la patente ont produit dans la ville une allégresse générale. Toute la population est accourue sur la place du château pour exprimer ses remerciemens au roi par de nombreux vivats. Le roi a paru; dit-on, sur le balcon avant 2 heures et a été accueilli avec des transports d'enthousiasme. Les acclamations et les vivats ont duré plus après 3 heures, tandis que les personnes qui n'avaient pas encore connaissance de la patente ou qui ne voulaient pas l'intervention des soldats, criaient qu'on fit retirer les troupes. Dans ce moment, les dragons qui venaient d'arriver sur la place du château, ont fait une attaque contre le peuple, mais ont été repoussés; ils sont bientôt revenus à la charge et ont dispersé la foule à coups de sabre; dans le même moment, les piquets d'infanterie placés sous le portail du château ont fait feu sur le peuple. De toutes parts s'est alors élevé le cri de: Aux armes! Les bourgeois se sont répandus dans toutes les rues, et en moins d'une heure toute la ville était en pleine insurrection. »

« 9 heures et demie du soir:

«Je me hâte de vous écrire de la cour des stations que, quoique les rues que j'ai traversées fussent tranquilles, les troubles n'ont pas encore cessé. Un terrible incendie éclate en ce moment du côté de la Charité. La ville est tellement occupée par les troupes, que les courriers de minuit ne peuvent partir. Jusqu'à présent, le moment d'une manière positive que la garnison de Berlin quitterra la ville et qu'on a mandé par estafette la landwehr pour faire le service.

Nous empruntons à la *Gazette de Spener* les détails suivans sur les évènemens du 19:

« La fonderie de fer a été presqu'entièrement brûlée; le tiers remises de l'artillerie devant la porte d'Oranienbourg ont été également la proie des flammes. Les étudiens et les bourgeois du quartier ont sauvé une grande partie des effets et empêché la propagation du feu.

« Aucun chemin de fer n'a été endommagé, à l'exception de celui de la Basse-Silésie, dont on avait enlevé quelques rails. Le militaire a attaqué cinq fois la barricade, élevée près de l'hôtel-de-ville du quartier de Cologne; on a tiré à mitraille contre cette barricade, mais les boulets ont fait plus de mal à la maison du limonadier d'Heureuse qu'à la barricade elle-même, qui n'a été emportée qu'après un combat de trois heures. La prise de cette barricade a coûté la vie à 4 officiers et à 30 soldats.

« A la barricade de la Taubenstrasse, plusieurs arquebusiers cachés derrière des tonneaux d'huile ont considérablement maltraité le bataillon qui s'avançait contre eux. Avant que la lutte ne commençât, les bourgeois avaient proposé au major du bataillon un arrangement par lequel on ne ferait pas usage de part et d'autre des armes à feu; le major répéta l'arrangement; à la première attaque, il tomba de cheval, mortellement blessé; un second et un troisième officier qui le remplacèrent dans le commandement eurent le même sort. Cette barricade fut prise aussi après une vive commande.

« Lorsque contre l'arsenal de la landwehr dans la Lindenstrasse a dure depuis 9 heures du soir jusqu'à 7 heures du matin. Une vingtaine d'officiers s'étaient barricadés derrière les fenêtres et entretenaient un feu meurtrier contre les bourgeois qui tentaient de s'en approcher. Chaque décharge coûtait la vie à un bourgeois. Un jeune ouvrier en bleu, armé d'un fusil de 6 et qui avait déjà combattu six heures derrière une barricade, commandait l'attaque. A la fin, on fit venir des arquebusiers de la barricade de la Taubenstrasse; ils démolirent plusieurs fenêtres de l'arsenal, qui tomba enfin au pouvoir du peuple. On enleva toutes les armes.

« A la Concierigerie, les arquebusiers entretinrent un feu des plus meurtriers; aucun de leurs coups ne portait à faux; ce n'est que vers le matin qu'ils se sont retirés derrière les nouvelles barricades. Tout l'étage inférieur de la Concierigerie, où s'était retire une partie des troupes, a été démoli.

« La plus forte barricade a été élevée dans la Nouvelle Rue Royale sur la place Alexandre. Derrière celle-ci se trouvait un fort detachement d'arquebusier, et l'on y avait également bracqué les canons du corps des arquebusiers. Toute attaque de la part des troupes échoua contre cette barricade. C'est à cette place que la perte du militaire a été la plus considérable. Un bourgeois qui s'était trop avancé fut atteint d'une balle et tomba de l'autre côté de la barricade. Aussitôt, un de ses camarades s'élança pour le relever, mais mourut à la main, et cria aux soldats: Arrêtez un moment le feu jusqu'à ce que nous ayons sauvé notre frère; si vous ne le faites pas, vous hâcherons en morceaux. Le feu cessa effectivement un instant jusqu'à ce que le cadavre fût retiré, mais pour recommencer ensuite avec plus de fureur.

« Un homme d'une taille gigantesque s'élança à travers une barricade et fendit la tête avec un levier de fer à l'officier qui commandait le peloton, puis il tomba immédiatement percé de plusieurs balles. Un gentilhomme polit 22, qui combattait à la barricade de la Taubenstrasse, se dirigeait vers armes à feu que contre des officiers. Atteint mortellement d'une balle, il dit en tombant à un étudiant qui se trouvait à ses côtés: Je vous legue l'indépendance de la Pologne.

« Nous pouvons rapporter comme positifs les détails suivans sur la deuxième députation qui s'est rendue chez le roi avant la nuit du 18 au 19 mars:

« MM. le Brave Gumbinnen, le médecin-praticien Löwe et les délégués de la ville Lidenium, Rug et Reimo, tous les cinq habitans de la rue de la poste, serment pour accompagner un devoir de citoyens. Ils pénétrèrent à deux pour aller trouver M. le Comte Neander, et l'engager à se rendre avec eux au château, revêtu de ses habits pontificaux. Ces messieurs traversèrent solennellement, la tête découverte, la place qui conduisait au château; la foule se sépara respectueusement pour les laisser passer et les suivait de ses plus vives acclamations. Illumeur aux pacificateurs! s'écriait le peuple; rapportez-nous la paix! Après quelques difficultés, ils furent admis en présence du roi.

« Ils déclarèrent à S. M. que le peuple était prêt à se battre, que toutes les rues étaient barricadées pour la résistance et que les suites de la lutte étaient incalculables. Ils conjurèrent le roi de faire rentrer les troupes dans leurs casernes, ce qui seul pouvait empêcher l'effusion du sang. Le roi répondit qu'il le peuple devait abandonner auparavant ses positions, avant qu'il pût donner l'ordre de faire retirer les troupes. « Voyez, dit il à la députation, en lui montrant la Rue Royale qui resplendissait d'armes, cette rue n'appartient. » Il promit de tout accorder, mais seulement à la prière, non à la force. Les députés, en reconduisant chez lui l'évêque Neander, engagèrent instamment le peuple à accepter l'arrangement proposé par le monarque.»

On lit dans l'*Observateur Rhénan*, sous la date de Berlin, 19 mars:

« La ville est tranquille et il faut espérer que la tranquillité se maintiendra. Les troupes et les bourgeois se sont battus pendant 18 heures avec un acharnement qui m'explique que trop par le terrible malentendu qui a provoqué la lutte. Le roi a ordonné à toutes les troupes de quitter Berlin; il n'y a plus un seul soldat dans la ville; les bourgeois ont fait prisonniers les soldats du roi et du prince de Prusse. Le roi a donné son palais pour servir d'hôpital.»

La *Gazette Universelle de Prusse* du 20 mars publie ce qui suit:

« Les déplorables troubles qui ont été provoqués hier dans l'après-midi par un hasard désastreux, ont atteint leur terme pendant la nuit.

« Ce matin à 7 heures, l'allocution suivante du roi aux habitans de Berlin a été publiée:

«A mes chers Berlinois!

«Par ma patente de convocation d'aujourd'hui, vous avez reçu le gage des fidèles sentimens de votre roi pour vous et pour toute la patrie allemande. L'aligement dont m'avaient salué une foule de cœur fidèles retentissait encore lorsqu'une bande d'ennemiers y a mêlé des demandes hardies et séditieuses; leurs cris ont augmenté à mesure que les gens bien intentionnés se retiraient. Comme l'impétuosité avec laquelle ils cherchaient à s'approcher du portail du château faisait supposer avec raison de funestes desseins et que des hommes armés et proférées contre mes braves et fidèles soldats, la place a dû être évacuée par la cavalerie, qui s'est avancée au pas et le sabre dans le fourreau; deux fusils de soldats de l'infanterie ont parti spontanément, mais heureusement sans blesser personne. Une horde de malfaiteurs, composée pour la plupart d'étrangers, qui, bien que recherchés par la police, avaient su cependant se cacher, ont dénaturé cette circonstance par un mensonge manifeste, l'ont exploitée dans de criminels desseins et ont usurpé mes sentiments de mes fidèles et chers Berlinois des pensées de vengeance pour le prétendu sang qui avait coulé, et ils sont parvenus à les tenir abusés du sang qui a été répandu. Mes troupes, vos frères et compatriotes, n'ont fait usage de leurs armes qu'après qu'ils y ont été forcés par un grand nombre de coups de fusils, tirés sur eux de la rue royale. Le mouvement progressif et victorieux des troupes ma a été la conséquence nécessaire.

«C'est à vous, habitans de ma ville natale chérie, à empêcher maintenant de plus grands malheurs. Reconnaissez cette funeste erreur; votre roi, votre plus fidèle ami vous en conjure par tout ce qui vous est sacré, revenez à la paix, enlevez les barricades qui ne sauraient, ainsi qu'en avoyez après de moi des hommes pénétrés de l'ancien et véritable esprit berlinois pour m'adresser des paroles comme il convient d'en faire entendre en présence de votre roi, et je vous donne ma parole royale que toutes les rues et toutes les places seront immédiatement évacuées par les troupes et que l'occupation militaire se bornera aux édifices nécessaires: le château, l'arsenal et quelques autres, et même seulement pour quelque temps. Écoutez la voix paternelle de votre roi, habitans de ma fidèle et belle ville de Berlin, et oubliez le passé comme je vous l'oublier et l'oublierai dans mon cœur, à cause du grand malheur qui en résulte des hostilités de la paix, va commencer pour la Prusse, et par la Prusse pour l'Allemagne.

«Votre reine qui vous aime tant, votre mère et votre amie si fidèle, qui est très souffrante, confondant avec les mamans ses ardentes prières qu'accompagnent des larmes abondantes.

«Écrit dans la nuit du 18 au 19 mars 1848.

»FRÉDÉRIC-GUILLAUME.»

Vers 2 heures de l'après-midi a paru encore la publication suivante:

J'ai accepté, déjà hier matin, la démission offerte par mes précédens ministres et chargé le comte Arnim de former un nouveau ministère.

M. le comte Arnim occupera la présidence dans le conseil des ministres et sera chargé provisoirement de la gestion du ministère des affaires étrangères et des affaires de la constitution.

J'ai confié le ministère des affaires ecclésiastiques à M. le comte Schwerin.

M. d'Auerswald, conseiller à la Landschaft de la province de Prusse, lequel se trouve encore absent, sera chargé du ministère de l'intérieur, à l'exception de la partie sustide de ce ressort réservée à M. le comte Arnim, si, comme nous l'espérons, il se montre disposé à l'accepter.

Les ministres de la guerre et de la marine comte Stolberg et de Rohr resteront provisoirement à leur poste jusqu'à ce qu'il soit statué ultérieurement sur la réunion de leurs portefeuilles.

Jusqu'à la nomination définitive du ministère des finances, M. Kühne, directeur-général des impôts, est chargé provisoirement de ce portefeuille.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.
Comte Arnim.

On lit dans la *Gazette Universelle Allemande*, 19 mars à 5 heures de relevée:

« Le pays est doté d'une garde nationale, ce qui portera un rude coup à l'aristocratie militaire. Jusqu'à 12 heures du matin, le roi s'était formellement refusé à consentir l'établissement d'une garde nationale; le départ des troupes paraissait être la dernière concession à laquelle il pût se décider; mais le tumulte ne faisait qu'augmenter dans la cour du château. Les cadavres exposés au public présentaient un affreux spectacle, et les chants funéraires que le peuple commença à entonner glaçaient d'effroi les assistans. Cependant que les alentours du roi étaient encore irrésolus sur l'établissement de la garde nationale, on a remis au président de la police Minutoli, qui était sous le portail du château, une pétition signée par un grand nombre de bourgeois des plus respectables. On dit qu'elle avait été rédigée en toute hâte par M. Charles Gutzkow.

« M. le ministre d'Arnim a donné à entendre que la demande d'une garde nationale serait prise en considération, si la foule s'écartait du château. Des bourgeois, animés d'un sincère patriotisme, ont eu recours aux soins à des voies de médiation. Le prince Lichnowsky s'adressa à Charles Gutzkow à haranguer le peuple, ce à quoi celui-ci a consenti. On l'a levé en l'air, et il a dit à la foule qu'on espérait réunir tous les sentimens joyeux et pénibles de ce jour en un fait d'une haute portée, l'organisation d'une garde nationale; que la proclamation du roi devait être connue dans des termes trop concilians pour qu'il ne fût pas permis d'espérer qu'il reconnaîtrait la nécessité de cette mesure; que, si la demande n'était pas accordée plus tôt, on devait se réunir cette après-midi à 4 heures sur la place d'exercice pour reprendre la discussion de cette affaire.

«Quelques momens après, le roi parut et annonça qu'il consentait à l'établissement d'une garde nationale.»

Berlin, 21 *mars, 10 heures du matin.* — M. le comte Schwerin, ministre d'état et du culte, a réuni aujourd'hui autour de lui les étudiens et leur a adressé de graves paroles. Il leur a dit que le roi voulait se placer à la tête de l'Allemagne constitutionnelle pour la cause de la liberté et du progrès, qu'il avait résolu de convoquer prochainement un parlement allemand et qu'il porterait les couleurs revêtu des couleurs allemandes. S. M., a dit le ministre, compte que les étudiens se rangeront autour d'elle. Messieurs, vive le roi allemand! Ces paroles sont accueillies par des vivats interminables. Messieurs, nous sommes les ministres responsables du roi, mais le roi est notre âme, et la pensée de S. M. c'est le progrès, la liberté. Vivent les ministres responsables!

10 *heures trois quarts.* S. M. le roi a paru à la cour du château. Il était à cheval et était revêtu de l'uniforme du premier régiment des gardes; il portait au bras les couleurs allemandes. S. M. s'entretenait des mesures à prendre avec le prince et des ministres, ces derniers, en civil, mais tous décorés des couleurs allemandes. Des vivats innombrables ont accueilli S. M. qui a adressé au peuple les paroles suivantes:

« Il n'y a pas d'usurpation de ma part si je me sens appelé à sauver la liberté de l'unité de l'Allemagne; je jure devant Dieu que je ne laisserai renverser aucun trône, mais que je veux préserver la liberté et l'unité de l'Allemagne; il faut qu'elle soit protégée par la fidélité allemande sur les bases d'une sincère constitution représentative. »

Des cris de joie ont retenti de toutes parts; le cortège avait parcouru la cour. Le roi a pris la parole à différentes reprises, déclarant toujours qu'il voulait la liberté et l'unité de l'Allemagne. Près du monument de Frédéric-le-Grand, S. M. a adressé les paroles suivantes aux étudiens qui s'étaient rangés devant l'Université:

« Je sais les efforts que vous avez déployés et je me manifeste un esprit si énergique. C'est un grand jour que le jour d'aujourd'hui; il laissera des souvenirs impérissables et aura des résultats décisifs. Un grand avenir gît en vous, et si plus tard vous passez en revue votre carrière, rappelez-vous ce jour. Les étudiens exercent la plus grande influence sur le peuple qui, à son tour, en exerce une très grande sur les étudiens. Je porte des couleurs qui ne sont pas les miennes; mais ce n'est pas un signe d'usurpation, je ne veux m'emparer d'aucune couronne; je ne prétends à aucune domination, je veux la liberté et l'unité de l'Allemagne, je veux l'ordre, je le jure devant Dieu (le roi lève ses mains au ciel) Je sait bien qu'il est des gens qui sont passé dans l'histoire de l'Allemagne, à savoir que des princes et des ducs puissans ont pris en main la bannière et se sont placés à la tête de la nation; je crois que les princes voleront au devant de moi et que la volonté du peuple me soutiendra. Notre Dieu, Allemagne, et grave dans votre esprit que je ne veux rien usurper, que je n'aspire à rien qu'à la liberté et à l'unité de l'Allemagne. Dites-le à vos compagnons d'étude qui ne sont pas ici présens; je regrette infiniment de ne pas les voir autour de moi. Dites-le à tous.

« Vive Frédéric-Guillaume! a été le cri parti de tous les rangs des étudiens.